

plus variées qu'ils inspirent plus de craintes.

La combinaison du culte de Bouddha avec l'adoration des dieux inférieurs est un trait caractéristique de la religion de Ceylan. Ce mélange de cultes est non-seulement toléré, il est ordonné, et les idoles de ces divinités se trouvent souvent dans les temples mêmes de Bouddha.

Les démons sont un troisième ordre d'êtres surnaturels adorés par les Chingulais. La peur est le seul principe des honneurs qu'on leur rend. Les Chingulais s'adressent aux démons dans les cas des malheurs extrêmes, ou des grandes maladies; ils croient que les fous et les gens atteints de convulsions sont possédés par un démon. S'il survient une mortalité extraordinaire parmi le bétail, c'est un démon qui en est la cause. Dans ces circonstances, on a recours aux hommes qui ont le pouvoir de chasser les démons; on exécute ce que l'on appelle la danse du diable. C'est une cérémonie bizarre: on passe la nuit à danser, à prier, à couper des citrons; elle se termine par l'offrande d'un coq. Les gens éclairés n'approuvent point cette superstition; le bouddhisme la condamne. Cela n'empêche pas beaucoup de Chingulais d'y ajouter foi, il y a même, dans plusieurs parties de Ceylan, de petits temples, nommés *Covillas*, qui sont consacrés aux démons.

Le mont Hamallyl, ou pic d'Adam, la plus

haute montagne de l'île, qui s'élève à 1010 toises au-dessus de la mer, et situé à peu près à 17 lieues au nord-est de Colombo, est particulièrement consacré à Bouddha. M. Davy a gravi sur son sommet: c'est, suivant la tradition des Chingulais, du haut de cette montagne que Bouddha jeta un dernier regard sur la terre avant de monter au ciel. On montre sur la cime du mont l'empreinte du pied de Bouddha; les Chingulais viennent en foule l'adorer. Le Hamallyl est si escarpé, qu'en plusieurs endroits il a fallu tailler des degrés dans le roc pour aider les voyageurs à l'escalader. En approchant du sommet, la montée est si roide, que l'on y court vraiment des dangers. On a donc fixé sur les flancs du mont des chaînes auxquelles on s'attache; cependant, malgré ce secours, il arrive des accidens, et des malheureux, auxquels la tête tourne, tombent dans le précipice qui est à leurs pieds, et où ils sont brisés en pièces. On choisit ordinairement la nuit pour entreprendre la première partie de cette course pénible, et le lendemain matin on traverse d'abord une forêt touffue jusqu'à l'endroit où l'escarpement ne permet d'aller qu'à pied.

Le sommet n'a pas soixante-quatorze pieds de longueur sur vingt-quatre de largeur; cet espace est entouré d'un mur en pierre; au milieu de cet enclos un rocher haut de huit pieds offre l'em-



preinte sacrée; elle est peu profonde et a plus de cinq pieds de long, sur deux pieds sept pouces à deux pieds cinq pouces de large; elle est garnie d'un rebord en cuivre orné de pierres précieuses, un toit, soutenu par des colonnes, la recouvre; le plafond de ce sanctuaire est doublé d'étoffes, les bords sont couverts de fleurs, une balustrade l'enceint: sur le plateau inférieur est un petit temple et une maisonnette où demeure le prêtre chargé de réciter les prières pour les pèlerins. Il leur fait répéter la profession de foi et leur donne sa bénédiction. Ensuite les Chingulais se saluent affectueusement entre eux, et resserrent, par des témoignages d'amitié, les liens qui les unissent les uns aux autres.

Le bouddhisme recommande l'usage des cha-pelets, dont on compte les grains un à un en récitant des prières.

Les Chingulais croient à l'immortalité de l'âme; ils sont persuadés qu'aussitôt après la mort d'un homme juste, son âme est admise dans le séjour céleste où elle doit rester éternellement, tandis que l'âme d'un méchant, et surtout celle d'un tyran, ou d'un prêtre impie, passent dans le corps de quelque reptile ou d'un animal féroce.

Les cérémonies funèbres sont de la plus grande simplicité: le corps est enveloppé d'une natte ou d'une pièce d'étoffe, et on va le déposer dans le

lieu solitaire destiné aux inhumations. Le cortège est accompagné d'un prêtre qui récite des prières.

Un Européen trouve que les Chingulais sont très-peu avancés dans la carrière des connaissances humaines. Ils n'ont aucune idée de géométrie, et à peine quelques notions d'arithmétique. Ils ignoraient l'emploi des chiffres et n'employaient que des lettres pour exprimer les nombres. Ils ont adopté les chiffres des Malabares, et en font usage d'après le système décimal. Ils ont également emprunté de cette nation les tables de multiplication, dont cependant ils se servent moins que de leurs doigts.

La manière de mesurer les distances ne peut être fort exacte. On les détermine par l'espace auquel parvient la portée de la voix d'un homme qui crie. Quarante de ces portées font une journée de marche qui répond à peu près à huit lieues, ce qui suppose l'unité, ou la portée de la voix, à peu près d'un quart de lieue. Ils ont pour unité de mesure plus petite, la longueur du bras et la hauteur à laquelle un homme peut atteindre avec la main. Les charpentiers emploient pour mesurer la seconde phalange de l'index.

La seule monnaie d'or est la pagode de l'Inde. On a trouvé d'anciennes pièces d'or, qui n'ont plus de cours, dans un endroit qui fut autrefois une



résidence royale. Elles sont exactement semblables au chaly, monnaie de cuivre qui est encore en circulation, quoique fort rare, et qui porte des caractères inconnus aux Chingulais eux-mêmes.

Dans le commerce on fait peu usage des monnaies d'or ou d'argent; elles sont en si petite quantité, qu'elles ne suffiraient pas aux besoins.

Les Chingulais divisent le temps à peu près comme nous, avec cette différence que le premier jour de leur année correspond au 28 de notre mois de mars. Pour mettre les années bissextiles en rapport avec les autres, ils ajoutent un jour à celle qui finit. Le premier mois est appelé onasachmahayé, le second pomallayé, et ainsi de suite, chacun finissant par la syllabe *ayé*. Le premier jour de la semaine qui répond à notre dimanche est fridahé, puis suivent sandoudahé, ongorondahé, badadahé, braspotindahé, secomadahé, henomadahé. On a déjà vu que le mercredi et le samedi sont les jours consacrés aux cérémonies religieuses. Les Chingulais partagent en quinze heures l'espace de temps durant lequel le soleil est sur l'horizon; ils en donnent un pareil nombre au reste de la journée. Cette division est assez régulière; car la longueur du jour diffère peu de celle de la nuit sous la latitude de Ceylan.

L'état de la société, parmi les Chingulais, n'exige pas qu'ils mesurent le temps avec beau-

coup de précision. Il ne paraît pas qu'ils eussent inventé le plus grossier cadran avant l'arrivée des Européens dans leur île. Cependant ils avaient une espèce d'horloge. C'était un vase percé par le fond; on le remplissait d'eau, et il se vidait en une heure, suivant leur manière de diviser le temps. Ce moyen leur suffisait, et rarement on l'employait ailleurs qu'à la cour.

Ils sont fort adonnés à l'astrologie. Chacun des jours de la semaine est placé sous la protection d'une planète, et chacune des heures de la journée est mise sous l'influence d'une étoile fixe. Outre le mois lunaire, ils ont un mois astrologique; celui-ci n'a que vingt-sept jours qui répondent aux constellations. La subdivision de ces jours astrologiques est très-compiquée. Fermement persuadés que les astres influent sur les affaires humaines, ils cherchent à mettre toutes leurs actions d'accord avec le mouvement des planètes. Ils s'informent aussi souvent du *nekata* ou de l'heure astrologique que de l'heure du jour. Le premier soin des parens, à la naissance d'un enfant, est de faire tirer son horoscope. Jamais l'heure de la célébration d'un mariage, et même parmi les hautes classes, jamais un mariage n'est arrêté sans le concours des astrologues. Les combinaisons de l'astrologie exercent leur puissance sur toutes les affaires de la vie. Il est remarquable que ceux-ci, avec le secours de



tables apportées de l'Inde, calculent avec précision le retour des éclipses.

La médecine se lie à l'astrologie, et par conséquent est conjecturale et erronée dans ses systèmes. Comme les Chingulais ont horreur des corps morts, et pensent que leur simple contact cause une souillure, ils n'ont aucune notion d'anatomie. Ils ne connaissent de la chimie que les infusions, les décoctions, les extraits et la distillation. Ils savent extraire du coco une liqueur que leur religion leur défend de boire, ce qui ne les empêche pas d'en faire usage. La chirurgie se borne à cautériser les plaies, à appliquer des ventouses, à saigner dans certains cas rares.

Leur physiologie est un ramas d'absurdités; ils pensent néanmoins qu'elle explique très-bien tous les phénomènes soit de l'état de santé, soit de l'état de maladie. Pour être un médecin accompli, il faut être bon astrologue, afin de juger de l'influence des astres sur le malade et sur la maladie, et connaître les meilleurs momens pour cueillir les plantes médicinales. On exige aussi d'un médecin qu'il soit physionomiste, et qu'il sache se former une opinion de l'état du malade, non-seulement sur son aspect, mais aussi sur l'expression de la physionomie du messenger qui vient appeler du secours. Le médecin doit encore savoir interpréter les songes et les avertissemens que les

dieux envoient aux hommes pendant le sommeil. Enfin le médecin doit être en état de juger à la première vue du patient quelles sont les causes éloignées et prochaines de la maladie, et de deviner si elle n'est pas la punition d'un crime commis dans une existence précédente. Il n'y a rien à apprendre dans le système médical des Chingulais, si ce n'est jusqu'à quel point l'esprit humain peut se repaître de folies, lorsqu'il se livre aux écarts de son imagination et accorde une confiance aveugle à des croyances extravagantes, au lieu de consulter sa raison.

Les Chingulais ont fait plus de progrès dans les arts que dans les sciences. La peinture est cependant peu avancée chez eux; ils ignorent complètement la perspective; ils ne visent qu'à attirer l'œil par des couleurs éclatantes; celles-ci sont assez durables. Ils emploient l'orpiment pour le jaune, l'indigo pour le bleu, le cinabre pour le rouge, le noir de fumée pour le noir, et le carbonate de chaux mêlé avec le carbonate de magnésie pour le blanc. Ils les fixent avec la gomme, et ignorent l'usage de l'huile. Ils se servent habilement de la laque qu'ils nomment *kapitia*. Ils en font de quatre couleurs, vert, rouge, jaune et noir; ils l'étendent sur le bois ou sur le métal en couches minces, et lui donnent un très-beau poli;



ils vernissent ainsi un grand nombre de meubles et d'ustensiles.

Les progrès dans la sculpture ont été plus heureux que dans la peinture. Les images de Bouddha donnent de l'occupation à beaucoup d'artistes. On voit dans les temples des statues de Bouddha, soit en pierre, soit en bois, de toutes les dimensions, depuis les plus petites, jusqu'aux proportions colossales. Le sculpteur ne peut donner à Bouddha que trois attitudes. Il doit le représenter debout, assis ou couché, et avec le vêtement sacerdotal; la moindre innovation serait considérée comme une impiété. Les statues sont toujours coloriées; les yeux ont une pupille; l'acte d'achever l'œil est regardé comme très-important et même mystérieux, parce que du moment où il est terminé, la statue reçoit le caractère de la divinité; jusqu'à ce moment elle n'était qu'un bloc de pierre ou de bois; quand les yeux sont faits, l'artiste se prosterne devant son ouvrage et l'adore.

Les Chingulais connaissent assez bien la fonte des métaux et l'art de modeler; ils jettent aux moules des figures de bronze qui sont remarquable. M. Davy a vu à Candy une statue de Bouddha en bronze qui n'est pas sans mérite, et qui serait admirée même en Europe.

L'architecture ne paraît pas avoir jamais été

poussée à un haut point de perfection à Ceylan. Les temples excavés dans le roc que l'on y trouve en grand nombre sont, en quelque sorte, l'œuvre de la nature. La main de l'homme a peu embelli ces grottes. On rencontre çà et là des ruines dans le genre de l'architecture des Hindous. Les temples des dieux subalternes rappellent quelquefois, dans leurs ornemens, l'architecture grecque; ceux de Bouddha ont le caractère chinois. Dans les plus anciennes ruines on voit des voûtes en pierre, qui se projettent successivement les unes au-dessus des autres, jusqu'à ce qu'elles se joignent; dans les ruines plus récentes, la voûte se soutient par la taille des pierres. L'aspect des édifices et des ruines fait conjecturer que l'architecture a décliné à Ceylan depuis la fin du seizième siècle.

L'orfèvrerie fait honneur au talent des Chingulais. Avec des instrumens très-simples, ils fabriquent des ouvrages qui ne seraient pas indignes des meilleurs ouvriers européens. Ils n'entendent pas aussi bien l'art de tailler les pierres que celui de les monter, ce qui vient de ce qu'à la cour de Candy on portait les pierres précieuses simplement polies et non taillées. On fond le fer dans des fournaies sans y apporter beaucoup de soin; néanmoins la qualité du métal est excellente. Il est probable que les Chingulais ont le secret de faire l'acier par cémentation; du moins ils ont un procédé qui



consiste à faire chauffer fortement le fer dans la poussière de charbon, en y joignant des herbes dont le choix est mystérieux. Leurs forgerons sont aussi habiles que ceux d'Europe. Leurs serrures, leurs platines de fusil, sans être très-bien fabriquées, remplissent leur objet. Les ouvriers en fer mettent les instrumens à l'abri de la rouille en les couvrant d'une couche mince de cire fondue. Ils fabriquent des pierres à aiguiser en réduisant le corindon en poudre impalpable qu'ils mêlent avec la laque fondue; puis ils versent ce mélange dans un moule. Cette substance acquiert par le refroidissement un degré de dureté extrême.

Les Chingulais trouvent le nitre dans des grottes. Ils ne réduisent pas en grain la poudre à tirer; ils l'emploient dans son état de poussière. Elle s'enflamme avec promptitude, et son explosion est assez forte. Elle laisse peu de résidu. Suivant la tradition du pays, on doit aux Portugais l'usage de la poudre et des armes à feu.

La poterie n'est point vernie, et cependant d'un bon usage; la forme des vases rappelle souvent celle des vases antiques. L'art de tisser n'a fait aucun progrès chez les Chingulais. Le métier de tisserand est de la simplicité la plus grossière. Ils ne fabriquent que des toiles extrêmement communes.

Tous les voyageurs qui ont parcouru Ceylan parlent d'une caste d'habitans qui ne reconnais-

saient point l'autorité du roi de l'île; ce sont les Bedahs ou Vedahs. Ils vivent principalement dans les forêts touffues du nord-est, entre les montagnes et la mer; les uns sont sauvages, d'autres ont un commencement de civilisation. M. Percival en vit quelques-uns, il leur trouva le teint plus clair qu'aux Chingulais; il se rapprochait davantage de la couleur du cuivre. Ils étaient fort bien faits, portaient une longue barbe, et avaient les cheveux relevés sur le sommet de la tête; ils étaient presque nus.

Ils ont pour armes l'arc et les flèches, sont fort agiles à la course; les plus sauvages n'ont aucune communication avec les autres habitans de l'île, et ne vivent que de leur chasse. Ceux qui ont un commencement de civilisation demeurent dans des cabanes d'écorce d'arbres, cultivent le millet, se nourrissent de racines et du produit de leur chasse. Quelquefois réduits par la faim aux plus dures extrémités, ils mâchent du bois décomposé qu'ils pétrissent avec du miel.

Ceux qui vivent rapprochés des Chingulais, échangent de l'ivoire, du miel, de la cire et des peaux de bêtes fauves contre du fer ou des toiles grossières; comme ils craignent d'être surpris ou faits prisonniers, ils ont recours à un moyen qui, suivant le récit de plusieurs historiens, a été employé dès la plus haute antiquité par les peuples



sauvages. Lorsque les Vedahs ont besoin de fer, de toile, ou d'objets dont ils font usage, ils s'approchent pendant la nuit d'un village et déposent dans un lieu fréquenté une certaine quantité de leurs marchandises qu'ils recouvrent d'une feuille de talipot. La nuit suivante ils reviennent au même endroit, et ordinairement y trouvent ce qu'ils désirent. Il est facile de les satisfaire, et le marché est toujours avantageux pour ceux qui traitent avec eux : si on les refuse, ils font du dégât. Les Chingulais, à qui ce trafic est profitable, s'enfoncent quelquefois dans les forêts pour proposer des échanges aux Vedahs, et se servent du même expédient que ceux-ci que la vue d'un étranger effraye beaucoup.

On pense que les Vedahs adorent des divinités que l'on peut comparer aux démons des Chingulais; ils observent certaines fêtes pendant lesquelles ils posent des vivres au pied d'un arbre, puis dansent à l'entour.

Les Bedahs sont doux et pacifiques; ils n'attaquent pas leurs voisins; ils se réunissent pour défendre leur liberté.

On ne sait rien sur leur origine; on a supposé qu'ils étaient les véritables aborigènes de Ceylan, et que leurs ancêtres, accablés par les Chingulais qui s'étaient emparés de l'île, avaient préféré la vie sauvage à la soumission. Suivant une autre

tradition, ils furent jetés ou abandonnés sur les côtes de Ceylan, et s'y établirent. Ayant dans la suite refusé de seconder le roi dans une de ses guerres, il les avait fait chasser des lieux habités par ses sujets, et les avait contraints de se réfugier dans le fond des forêts. Quelques personnes supposent enfin que les Bedahs ne sont que des Chingulais qui ont persisté dans l'état sauvage. Mais cette opinion manque de probabilité, puisque ces Bedahs parlent un langage particulier.

M. Percival a dit que les Bedahs avaient le teint moins foncé que les Chingulais : d'autres auteurs on dit au contraire que ces peuples étaient une race de nègres dégénérés.

Les Portugais de Ceylan sont presque aussi noirs que les Chingulais. Cette classe nombreuse est un mélange de Maures ou Malais et de Malabars, et d'hommes issus de l'union des Chingulaises avec les différens Européens qui ont possédé l'île. Un vêtement, moitié hindou, moitié européen, et un teint qui approche plus du noir que du blanc, sont tout ce qu'il faut pour prendre le nom de Portugais. C'est dans cette classe que les Hollandais choisissaient leurs femmes. Ces Portugais affectent d'adopter les modes des Européens; ils portent des chapeaux et des culottes, des souliers et une veste. La plupart sont catholiques.



Enfin, dit M. Davy, on a découvert dans l'intérieur de l'île des Chingulais chrétiens. Ils adorent la vierge Marie, et font leur prière devant une image de notre Seigneur. Ils baptisent leurs enfans et font bénir leurs mariages par un prêtre. Celui-ci ne sait pas lire; il récite ses prières par cœur. On dit qu'ils fréquentent les temples de Bouddha, et offrent des fleurs sur ses autels. Un ecclésiastique anglais leur a donné un Nouveau-Testament en langue chingulaise. Il paraît que ces chrétiens descendent des naturels de l'île que les Portugais avaient convertis.

Lorsque les Anglais eurent pris Ceylan en 1782, ils pensèrent qu'une chose très-avantageuse à leurs intérêts serait de conclure un traité d'alliance offensive et défensive avec le roi de Candy; en conséquence, ils résolurent de lui envoyer une ambassade; elle fut confiée à M. Hugues Boyd, second secrétaire de lord Macartney, gouverneur de Madras, qui avait accompagné l'expédition. C'était un homme qui, à un esprit vif et à une belle figure, joignait les manières les plus agréables. Malgré tant de moyens de réussir, il échoua dans sa mission. Il était parti de Trinquemale le 5 février, il y fut de retour le 25 mars.

En 1800, les Anglais, déjà maîtres de tout ce

que les Hollandais avaient possédé à Ceylan, envoyèrent de nouveau une ambassade au roi de Candy, tant pour établir des relations amicales avec ce prince, que pour négocier quelques affaires importantes. Le général Macdowal fut chargé de cette mission. Une suite nombreuse l'accompagna. M. Percival et plusieurs officiers suivirent l'ambassadeur : on partit de Colombo le 10 mars, le 14 mai on revint à Colombo.

Tout le pays soumis au roi de Candy, observe M. Percival, est montagneux et haut, défendu et protégé par des escarpemens et des défilés qui ne sont guère praticables que pour l'infanterie. Des forêts et de grands espaces couverts de broussailles épaisses, interceptent la vue de toutes parts, l'on ne peut s'y enfoncer que par des sentiers étroits et entrecoupés qui ne sont connus que des Indigènes.

Lorsque les Anglais furent avancés à une certaine distance dans l'intérieur, il leur fut impossible de conduire plus loin leurs chariots et leurs chevaux. Des Candiens remplacèrent les Chingulais pour le transport du bagage des Anglais et des présens destinés au roi. Le climat du pays haut avait fait prendre la fuite aux Chingulais, accoutumés au climat du bord de la mer.

Le général anglais ayant donné ordre au corps de pionniers et de lascars d'ouvrir une route pour